

Stéphane Lambert vers l'apaisement

PIERRE MAURY

Stéphane Lambert, ces dernières années temps, s'est imposé avec une série d'essais sur des peintres. Visions de Goya, réédité au format de poche ces jours-ci (1), est précédé d'un Portrait de l'écrivain en amateur de peinture qui dit à quel point le sujet lui importe, combien il touche au plus intime. Dans les ultimes jours de 2021, il était d'ailleurs à Bâle pour visiter l'exposition Goya à la Fondation Beyeler.

On se tromperait cependant en le limitant à ce terrain d'exploration. Il est aussi, et peut-être d'abord, objet de curiosité pour lui-même. L'Apocalypse heureuse, sans indication de genre, mais à l'évidence récit plutôt que roman, fournit d'ailleurs une clef de son premier livre, Charlot aime Monsieur, publié en 1977. « J'y racontais à la troisième personne ma relation avec l'ami pédophile de mes parents. » Son père, qui avait lu le livre, ne se sentait pas concerné : la rupture dura 21 ans, bien assez pour ressasser la question de la responsabilité.

Au point de départ de L'Apocalypse heureuse, le narrateur, donc l'écrivain lui-même, se retrouve, pour un rendez-vous chez un médecin, dans l'immeuble de son violon : « J'ai l'impression d'être entré dans un film où tout s'écrit désormais malgré moi, je n'ai plus qu'à suivre les instructions. » Le face-à-face avec le passé est douloureux, il exige une sacrée volonté pour ne pas détourner le regard et les pensées.

Les obstacles peuvent être vaincus, y compris dans l'écriture

Il en ira de même au moment d'écrire ce livre. Il se dérobe, fait de la résistance. Un peu comme, sur l'île grecque où il y travaille, l'auteur défie sa peur en plongeant d'un rocher que, plusieurs fois en une dizaine d'années, il avait voulu affronter sans jamais y parvenir. « Il était

temps que ce soit moi qui aie le dernier mot, que je dépasse les limites que la peur m'imposait. » Le geste est symbolique, il prouve que les obstacles peuvent être vaincus, y compris dans l'écriture.

Il était temps aussi de raconter comment une famille se défait avec le divorce des parents et la désorientation des enfants. C'est, écrit-il, « la faille sur laquelle ma vie d'adulte s'était construite ». Un chaman et une astrologue avaient tenté d'éclairer à leur manière l'énigme de cette vie. Faut-il y croire ? Stéphane Lambert l'ignore, il signale ces visions en passant sans leur donner trop d'importance. Il croit davantage à l'agencement d'un parcours par la succession des événements : « Le déroulement de nos vies fabriquait le sens qui leur faisait défaut. »

Il ne faut pas chercher ailleurs. La souffrance nourrit les expériences présentes et à venir, une rupture intervient, qui ressemble sans être pareille à celle qui sépara les parents. Tout n'est-il qu'un incessant renouvellement à peine nuancé de détails ?

Oui, on s'interroge très souvent en lisant L'Apocalypse heureuse. Les questions naissent d'une fragilité affichée – qui est aussi une force. « Je veux porter la voix de la faiblesse des hommes, je laisse à d'autres la satisfaction et le cynisme, je n'ai pas le cœur à faire le malin. Il ne s'agit pas de se lamenter, mais de ne pas refuser de nommer ratage ce qui a raté. »

Devant la menace d'un effacement du monde, plusieurs fois dessiné en filigrane du texte, il ne reste à la littérature que l'honnêteté comme argument définitif. Et l'apaisement comme seule arme contre le chaos, d'où l'oxymore du titre. Il est le signe d'une sagesse enfin acquise. Bienheureuses et bienheureux seront celles et ceux qui séjourneront, avec Stéphane Lambert, dans l'œil tranquille du cyclone.

Stéphane Lambert a voulu dépasser les limites que la peur lui imposait. ©OLIVIER MARTINAUD.

(1) Arléa poche. On en parle page suivante.